

LAURENT
TERRY

**MURMURES
NOIRS**

NOUVELLES



PURPLE

© Laurent Terry, 2023
Tous droits réservés

DU MÊME AUTEUR

Manipulé, éd. Plon 2010

Usurpé, éd. Plon 2013

Normalité, 2020

Lorsque le palmier pleure, 2022

Laurent Terry

MURMURES NOIRS

Nouvelles

www.laurentterry.com

PROMOTION

À cet instant, je n'ai pas idée de la funeste tournure que vont prendre les événements. À vrai dire, je pense même avoir atteint une sorte d'apothéose.

J'observe les traits du directeur des ressources humaines qui s'animent à mesure qu'il loue mes exploits. Je suis chez GTK depuis moins d'un an et j'ai fait croître la rentabilité de la société de plus de deux cents pour cent. Morceau de bravoure s'il en est. Le patron m'avait embauché pour prendre en charge la toute nouvelle direction du développement et le fruit de mes efforts a dépassé ses espérances (et les miennes, en fait).

À présent, je suis confortablement installé dans le bureau du DRH, Étienne Durpot, alias le Samouraï, car il découpe les têtes aussi efficacement que ses ancêtres nippons.

— Julien, je dois vous dire que le COMEX a été bluffé par ce que vous êtes parvenu à réaliser en si peu de temps... Un vrai feu d'artifice.

Je regarde cet homme, cinquantenaire légèrement couperosé, qui a pour habitude de dévisager ses interlocuteurs afin de les mettre mal à l'aise pour mieux les contrôler. Il déploie des trésors de courtoisie à mon égard. Je ne peux qu'imaginer l'effort surhumain qu'il produit à cet instant. Pour un peu, cet enfoiré se mettrait à genoux, c'est dire à quel point ils me veulent.

Je hoche la tête poliment, je souris obligeamment. J'attends mon heure, et elle vient.

« Directeur des ventes Europe ». Le titre est ronflant et la paie affiche six chiffres.

Bon Dieu, je l'ai fait !

C'est la première pensée qui me traverse l'esprit lorsqu'il prononce ces mots. J'ai trente-huit ans et l'impression d'y être enfin arrivé.

Quelques mois plus tôt, j'avais lu un bouquin de développement personnel. L'auteur conjurait ses lecteurs de donner *la priorité aux priorités* et autres joyeusetés du genre. Un sacré paquet d'inepties. Pourtant, si sur le coup, une anecdote ne m'avait pas frappée, il faut croire qu'elle avait marqué mon inconscient, car elle va me revenir comme un violent retour de bâton. La voici.

Quelle est la différence entre un manager et un leader ?

Prenons un manager, un bon. Imaginez qu'il se trouve dans la

jungle, ses troupes à sa suite. Ça coupe, ça débroussaille, ça sue, ça en chie. Tout le groupe avance en cadence sous les ordres du chef. Ça, c'est un sacré manager.

Le leader, par contraste, c'est celui qui lève le bras pour stopper la troupe, grimpe en haut d'un cocotier et crie : mauvaise jungle, les gars !

À n'en pas douter, je suis un très bon manager de ma vie.

Qu'avais-je omis en déroulant mon plan de bataille ? Pourquoi n'avais-je pas vu que j'étais dans la mauvaise jungle ?

Aucune idée ou plutôt si, j'étais tellement à l'affût de la moindre opportunité que je n'ai pas senti le danger. À présent, c'est différent.

Il se trouve devant moi, pas loin, à peine cinq mètres. J'ai un peu de mal à discerner les traits de son visage, car les barres de néons qui illuminent l'endroit sont maculées de crasse, mais c'est bien lui. Aucun doute là-dessus.

Etienne de Gasquet.

Un *sang bleu* par-dessus le marché. Il y a encore quelques jours, cet homme était le patron des ventes en charge de toute l'Europe. Oui, vous avez saisi, c'est mon prédécesseur, mais il avait du plomb dans l'aile depuis un moment. Avec ses résultats, il semblait avoir la pêche d'un paresseux sur son arbre. Pourtant, ce type avait été quelqu'un, un *vrai tueur*, d'après le cadre commercial défraîchi que j'ai viré le lendemain de mon accession au trône.

Ça me ferait presque marrer.

Aujourd'hui, ça fait sept jours tout pile que j'ai appris ma nomination par la bouche du DRH et deux que je passe dans ce trou à rats.

Je regarde mon ravisseur.

Il se tient à côté d'une console de métal. On dirait une desserte de chirurgien et sur le dessus, je peux voir les instruments, tranchants pour la plupart.

Cela s'est donc produit il y a quarante-huit heures, dans le parking de GTK. J'avais pourtant repéré la silhouette grassouillette du bonhomme, mais ça ne m'avait pas inquiété. Ce type était un raté tout juste bon à rapporter les cafés, et je ne doutais pas qu'un petit mois suffise pour qu'il finisse dans le bureau du Samouraï à mendier

son indemnité de licenciement.

J'étais près de ma toute nouvelle voiture de fonction, une Audi Q7 flambant neuve. J'ai vu passer Gasquet, j'ai bien failli lui adresser un petit salut de la main, mais je ne l'ai pas fait. Pas la peine de lui donner de faux espoirs.

Si je n'avais pas été aussi préoccupé par mon succès météoritique, peut-être aurais-je vu le directeur déchu contourner la file de voitures. Peut-être aurais-je remarqué qu'il remontait l'allée sans un bruit, et qu'il était réapparu derrière le pare-chocs de ma splendide berline allemande.

Je n'ai rien vu, je ne me souviens de rien, sauf de la douleur dans ma nuque et du noir, complet.

Je me suis réveillé quelques heures plus tard, du moins c'est ce que je suppose. C'était il y a deux jours et je suis toujours là, ficelé sur cette chaise de métal avec la peur au ventre, la peur que l'aventure touche bientôt à sa fin.

Lorsque je suis sorti de ma léthargie, je me trouvais ici, dans ce hangar aux murs noirâtres. Gasquet était planté devant moi, à moins de vingt centimètres de mon visage. Le salaud. Il m'observait comme un gamin qui regarde une mouche dont il aurait arraché les ailes. Je crois qu'il essayait de m'analyser. Peut-être qu'il tentait de comprendre comment j'étais parvenu à lui piquer son foutu job.

Son front est lacéré de rides, ses yeux pochés sont soulignés de cernes violacés, il affiche un air concentré. On dirait qu'il va entrer en lévitation. En fait, il a un regard d'illuminé. Ce mec a lâché la rampe depuis longtemps. Pas besoin d'être séquestré quarante-huit heures à ses côtés pour s'en rendre compte.

— Alors, mon petit Julien. Vous avez réfléchi ?

J'ai un mal de tête carabiné, mais je me fais violence pour paraître le plus amène possible.

— Je suis désolé, mais je ne vois vraiment pas ce que je peux faire.

— Vous ne voyez pas ? Attendez, laissez-moi vous aider.

Il saisit un scalpel et se rue vers moi, les yeux fous, comme possédé. Il plaque la lame sur ma joue et bientôt, mon sang se met à couler.

— Si vous n'êtes pas un peu plus créatif, je vais devoir l'être pour vous et malheureusement, mon génie est exclusivement concentré

dans ma capacité à faire mal. C'est ce qui m'a toujours sauvé.

Gasquet s'éloigne et poursuit son monologue, comme si nous étions de vieux copains en train de papoter devant une bière glacée.

— Vous saviez que j'avais survécu à six directeurs généraux ? La seule manière de réussir cet exploit, c'est d'offrir des pions à l'adversaire. Je suis un spécialiste des échecs grandeur nature. Ma botte secrète, c'est le sacrifice de pièce maîtresse et j'ai bien peur que vous soyez la prochaine. Reste à savoir si cela se fera avec ou sans souffrances.

Je n'ai aucune idée des raisons de sa demande, mais ce dingue veut que je le flingue avant de moi-même passer à la casserole. Le mec est fondu, vraiment. Il rêve de se faire dessouder, puis que je crève dans la foulée. Cela fait des heures que je tourne et retourne le problème dans tous les sens, je n'arrive pas à comprendre ce qu'il cherche à faire.

Devant moi se trouve une structure tubulaire complexe dans laquelle sont enchevêtrés deux fusils d'assaut. Gasquet a glissé un anneau à mon doigt. Je n'aurais qu'à tirer dessus pour presser la détente, ou plutôt la double détente, car la mécanique que j'ai sous les yeux depuis des heures est conçue pour que les armes tuent deux personnes en même temps, Gasquet et moi.

C'est ce qu'il veut. Il me l'a répété inlassablement, et à chaque refus de ma part, j'ai eu droit à mon châtiment.

Ma main gauche — pas celle qui peut actionner la gâchette, l'autre — est à présent amputée de deux doigts. Le sang a cessé de couler, mais j'ai la sensation qu'un ours m'a bouffé la main. La douleur est insupportable et j'ai bien dû tomber dans les vapes une dizaine de fois.

Qu'un mec soit suicidaire, je veux bien le comprendre, qu'il veuille me punir d'avoir été le bras armé de sa destinée, pourquoi pas, mais il suffisait qu'il m'achève dans le parking, et qu'il se jette d'un pont. L'affaire aurait été réglée, mais non ! Il a fallu qu'il ponde ce scénario tordu.

Il est toujours là, assis à côté de la desserte métallique. Il tient dans la main un paquet de feuilles de papier bleu qu'il consulte avec fébrilité. Je me demande bien ce qu'il fabrique. Il séquestre un type, et passe des heures à lire ce document façon bréviaire. Je ne sais pas ce qu'il y a décrit là-dessus, peut-être bien l'endroit où sont

rassemblés les disparus du triangle des Bermudes, qui sait ? En tout cas, ça le passionne.

Je regarde le plafond, je le laisse à sa tâche.

Alors que je contemple la peinture craquelée, que je suis du regard les tuyaux qui courent au-dessus de moi, je me prends à penser à mes parents. Peut-être que je commence à douter de m'en sortir vivant.

Je suis originaire de Belfort, et mon père a usé ses mains sur les chaînes de montage de l'usine d'Alstom toute sa chienne de vie. Ma mère ne bossait pas, elle s'occupait de ses trois fils, ce qui n'était pas une mince affaire. Je me souviens encore de la honte que j'éprouvais lorsque mon vieux passait me chercher à la sortie de l'université avec sa caisse miteuse et ses mains qui sentaient l'huile de moteur. Cent fois, je lui ai dit que je pouvais me débrouiller, mais il ne comprenait pas le message. Il n'a jamais été très psychologue.

Ça fait huit ans que je ne les ai pas revus. La dernière fois que j'ai mis les pieds dans le salon familial, ça a bien failli finir en pugilat. Mon père défendait les grévistes venus bloquer la capitale pour la énième fois. Moi, je lui ai rétorqué que ces péquenots n'avaient que ce qu'ils méritaient. Ils auraient mieux fait de se casser le cul à l'école s'ils voulaient éviter de se retrouver avec des jobs sous-payés. Sur le coup, je ne me suis même pas rendu compte que je l'insultais, que je niais toute sa vie d'une petite remarque bien sentie. La réussite, ce truc après lequel j'ai couru toute ma vie d'adulte, est pour mon père un concept étranger. Il a toujours prétendu qu'on n'emporte pas son fric dans la tombe, que l'amour des siens est la seule richesse qui vaille. Aujourd'hui, j'avoue que son point de vue m'interroge.

Un bruit métallique me tire de mes réflexions. Gasquet s'est levé, il rejoint la porte, l'ouvre. Un rayon de soleil fait une brève apparition, puis plus rien.

Je suis seul.

Tout à coup, l'adrénaline monte. C'est la première fois depuis deux jours que je me retrouve conscient, et sans la surveillance de ce malade. Chaque fois qu'il quittait la pièce, il prenait bien soin de m'injecter un puissant sédatif qui me plongeait dans les bras de Morphée jusqu'à sa prochaine visite.

C'est ma chance.

Je n'ai plus beaucoup d'énergie. Ces heures attachées m'ont laissé

groggy, mais j'oublie mes muscles ankylosés. La chaise sur laquelle je suis harnaché est faite d'un alliage de métal. Il suffirait que je parvienne à imprimer suffisamment de force à l'ensemble et je devrais pouvoir la faire plier.

Je me tords en tous sens, de toutes mes forces, tel un serpent qui se défait de son ancienne peau. Les liens me scient les reins, mais je ne faiblis pas. Il peut revenir d'une seconde à l'autre. Alors, je sens enfin le métal ployer.

Putain, j'y suis presque.

Si je parviens à déformer suffisamment la structure tubulaire, je serai hors de la trajectoire de ce flingue et alors, je pourrai...

La porte produit un claquement sec.

Je me fige.

Gasquet me regarde avec ses yeux vitreux. Je suis en sueur, j'ai une trouille bleue. Je crois percevoir un sourire. La colère monte en moi comme une vague irrépessible. J'observe le fusil d'assaut dont la gueule est toujours tournée vers moi. Mais j'ai l'impression que... oui, c'est bien ça. Le canon qui visait mon cœur il y a à peine cinq minutes est à présent dirigé vers le creux de mon épaule.

Je ne réfléchis pas. Je me mets à ruer comme une bête qu'on va égorger.

— Qu'est-ce que tu fais, sale petit enfoiré, crie Gasquet, soudain affolé.

Je me mets à hurler et lance mes dernières forces dans la bataille. Je sens la chaise se tordre sous mes coups de boutoir. Elle va céder, mais Gasquet a compris, il se jette en avant. Je donne un dernier coup de reins et tire de toutes mes forces sur l'anneau. Le bruit est assourdissant, un mugissement de mort qui s'échappe des armes en une parfaite synchronisation.

La douleur me déchire les chairs alors que la chaise finit par craquer pour de bon et que je chute.

Le silence s'impose. Je suis au sol, toujours ficelé et le bras en compote. Je tends l'oreille. Rien. À présent que je suis à terre, un ultime effort me permet de faire glisser mes liens par la brèche qui s'est formée lorsque la chaise a finalement cédé. En quelques ondulations, je parviens à me libérer.

Je me relève. Le sang coule de la plaie. Je presse ma paume sur mon épaule pour limiter les dégâts, puis je lève le nez. Il est là, il gît

devant moi. La balle de cette arme de guerre lui a déchiré les entrailles, et il se vide comme un cerf à la curée. Son sang fait briller le béton. Je n'ai plus rien à craindre.

Je marche avec peine vers la porte par laquelle je l'ai vu sortir tout à l'heure. Si je n'étais pas en miettes, je crois que je balancerais un bon coup de lattes à son cadavre, mais je ne suis plus en état.

Encore quelques mètres. Enfin, j'atteins l'issue.

Je saisis la poignée. J'entrouvre la porte. Un soleil puissant pénètre dans la pièce. Il frappe mes rétines, m'aveugle. Je vois un terrain vague devant moi. J'ai le temps de me demander où je suis, et comment je vais faire pour retrouver la civilisation lorsqu'un bruit me fait sursauter.

Un déclic, et une soudaine résistance de la poignée, comme si le panneau de métal était retenu par une force quelconque. Je n'ai pas le temps d'analyser la situation, de réaliser que cette porte est reliée à un détonateur lui-même monté sur une quantité de plastique suffisante pour raser le bâtiment tout entier. Ma tête a explosé avant que je comprenne que Gasquet m'a piégé, qu'il a obtenu ce qu'il voulait finalement.

Le corps du tout nouveau directeur des ventes Europe de GTK a été expulsé hors du bâtiment dans lequel son prédécesseur l'avait enfermé. Des milliers de morceaux de bois et de métal ont jailli alentour. Des flammèches volent un peu partout et, parmi elles, un morceau de papier bleuté, à demi-calciné. C'est un document officiel, un contrat à en-tête de la *Foster Insurance Company*.

On peut encore y lire :

(...) Le présent contrat d'assurance vie, établi au nom de Philippe de Gasquet, pour un montant de 2 millions d'euros, est exclusif des cas de suicide de l'assuré. Les autres causes de décès par mort violente (agression entraînant la mort, homicide avéré) sont cependant pleinement couvertes par le présent contrat et entraîneraient le versement de la totalité de l'indemnité aux bénéficiaires désignés (...).

POUR L'ÉTERNITÉ

Le dossier en main, Gaylord affectait la concentration lorsqu'ils atteignirent l'entrée de la résidence privée. Thomas fit mine de ne pas saisir le petit jeu de son coéquipier, et ralentit la berline devant le poste de contrôle. À lui le boulot, apparemment.

Une fille en uniforme logotypé aux armes de la Delta Security s'approcha côté conducteur. Le lieutenant Thomas Spiegel baissa la vitre.

— Je peux vous aider ? fit la fille.

Tom put empêcher son regard de glisser vers le V que formait le col de la chemise entrouverte. Le vêtement laissait deviner des formes voluptueuses et une peau cuivrée par le soleil californien. Le jeune flic se redressa, sans même s'en rendre compte. La fille lui offrit un discret sourire.

Il dégaina sa plaque, et le matricule luit à la lumière.

— LAPD, section criminelle. Nous venons voir l'un de vos résidents.

— Ah, bon ? fit-elle en laissant ses mots traîner comme si elle avait décidé de prendre tout son temps. Je peux savoir de qui il s'agit ? Pour une fois qu'il y a un peu d'animation...

— J'imagine que le job est assez monotone, renchérit Thomas.

— Wanders ! l'interrompit son équipier. C'est au 36, c'est ça ?

La fille fronça des sourcils blonds, épilés avec précision. Apparemment, même les gardiens se devaient de ressembler à des mannequins dans le coin.

— 36, c'est exact.

Gaylord Harvey désigna la barrière d'un coup de menton. La fille se pencha pour presser le bouton situé sous l'étroit bureau qui meublait la guérite de surveillance. Le jeune homme en profita pour se rincer l'œil une dernière fois, mais il finit par presser l'accélérateur, et la voiture s'avança dans l'allée.

— Si tu crois que c'est en matant les gonzzesses que tu deviendras l'un des grands manitous, tu te goures mon p'tit pote, fit le vieux flic en ricanant.

Tom se tourna vers lui. Il avait l'air tout chiffonné dans son costume couleur caramel avarié. Il datait sans aucun doute de son entrée dans la police. Ajouté à cela la posture voûtée qu'il arborait la

plupart du temps, et vous aviez un tableau assez fidèle du lieutenant Harvey, un type tout droit sorti d'un polar des années soixante-dix ans qui se serait malencontreusement retrouvé sur le siège jouxtant celui de Thomas.

Lui, le lieutenant fringant, venait de fêter ses vingt-huit ans et était parvenu à obtenir un poste à la criminelle après seulement trois ans dans les effectifs du LAPD, un exploit. Mais le jeune homme ne comptait pas en rester là. Il voulait aller vite, très vite.

Il jeta un regard amusé à son aîné, et recentra son attention sur la route.

— T'en fais pas pour moi, je serai capitaine avant que t'aies le temps d'épeler « retraite anticipée ».

— Petit con, lâcha Harvey, dans un soupir amusé.

— À vot' service, Missié, fit-il en ramenant deux doigts vers son front pour mimer un ersatz de salut.

Il souriait lui aussi à présent. Son coéquipier était d'une autre époque, pas de doute là-dessus, mais ça n'était pas un mauvais bougre, c'était même un sacré bon flic lorsqu'il n'en faisait pas qu'à sa tête. Pourtant, il ne serait jamais autre chose qu'un poulet écumant les rues derrière le tableau de bord d'une vieille bagnole banalisée. Thomas fit avancer leur véhicule. Ils remontèrent une allée bordée de palmiers de haute taille. Ils étaient plantés tous les cinq mètres et encadraient l'asphalte en une haie d'honneur végétale. Une femme surgit en sens inverse. Tom fit un écart pour lui laisser la place. Elle devait avoir une cinquantaine d'années, mais sa silhouette était celle d'une jeune fille. Son corps galbé par le tissu orange fluo de son justaucorps avait été miraculeusement épargné par le temps. Elle leur fit un bref signe de la main tout en continuant son jogging. Ils répondirent de concert.

Poursuivant leur trajet, ils passèrent devant quatre ou cinq maisons. L'une était décorée de colonnes majestueuses, l'autre était un modèle de design épuré, mais toutes sentaient le fric à plein nez. Ils empruntèrent l'allée qui menait au numéro 36, et bientôt, se retrouvèrent devant la large porte d'entrée située à l'aplomb d'un escalier de pierres. Ils actionnèrent le carillon. La porte s'ouvrit presque aussitôt.

Le battant laissa place à une entrée à couper le souffle, le vaste vestibule donnait directement sur un escalier en spirale. Ce truc

aurait sans peine trouvé sa place dans un château français. Devant eux, masquant quelque peu les fastes de cette demeure, madame Mina Wanders les toisait du haut de ses talons aiguilles.

Tom mit quelques instants à recouvrer ses esprits. La femme plantée face aux deux flics portait un maillot de bain une pièce fait d'un tissu doré. Le vêtement était largement échancré pour laisser place à des jambes fuselées par les heures de fitness. Le haut était à l'avenant, la poitrine de Miss Wanders tendait l'étoffe de façon spectaculaire. Jonchée sur escarpins, elle les dominait largement. Elle finit par leur tendre une main fine, recouverte d'une peau opaline. Trois de ses doigts portaient des bagues presque identiques, ornées de gros diamants d'un bleu sombre, assez inhabituel.

— Mina Wanders, annonça-t-elle comme une évidence. Que puis-je pour vous, messieurs ?

Le jeune lieutenant serra cette main tendue, mais c'est Harvey qui brisa la bulle de stupeur qui avait avalé Thomas.

— Nous travaillons pour la police de L.A., madame, vous nous avez appelés.

— Ah, bien sûr, je vous en prie, entrez.

La fille fit volte-face, et les précéda dans un dédale de couloirs jusqu'à une porte vitrée desservant le jardin et sa piscine. L'eau bleutée avait le même éclat que les cailloux qui décoraient la main de la propriétaire.

— Je vous en prie, installez-vous, je suis à vous dans un instant.

Un type arriva avec un plateau quelques secondes à peine après qu'elle eut disparu. L'homme avait la carrure d'un champion de bodybuilding et le sourire enjôleur d'un escort boy, mais une large cicatrice venait malheureusement gâter l'ensemble. À croire qu'il s'était pris un coup de lame en plein milieu du visage. Il déposa le thé et les gâteaux secs devant eux, et déguerpit sans un mot. Les deux flics notèrent le regard suspicieux qui leur lança. Le monde à l'envers, vraiment !

Les policiers restèrent là, installés sur une terrasse suffisamment grande pour accueillir un terrain de basket et au milieu de laquelle ils semblaient tout à fait hors de propos. Ils étaient tous deux vêtus de costumes sombres sous les vingt-huit degrés qu'affichait cette journée de printemps, et ils commençaient à se liquéfier. Combien de temps encore, cette femme allait-elle les faire patienter ?

Dix minutes plus tard, ils en étaient au même point, et leur patience s'amenuisait à vue d'œil. Soudain, Thomas se leva de son siège en osier.

— Je vais aller me soulager, j'en ai plein le dos de me transformer en poulet rôti sous ce cagnard !

L'autre acquiesça.

— T'inquiètes, je réceptionne notre hôte si elle daigne se pointer.

Thomas Spiegel entra dans l'imposante demeure par la porte-fenêtre restée ouverte.

Pénétrant dans le salon, le flic ne sut d'abord pas s'orienter entre les nombreux sofas et les statues informes placées un peu partout. Wanders avait un goût prononcé pour l'art contemporain. Il finit pourtant par visualiser le chemin qu'ils avaient emprunté en arrivant et parvint, sans trop de difficultés, à rejoindre l'entrée, puis l'imposant escalier qui dominait le corridor. Il n'hésita pas une seconde, et grimpa à l'étage. Il ne pensait pas un instant qu'il n'y ait pas de commodités au rez-de-chaussée, mais il comptait bien profiter de son escapade pour se faire une idée de l'endroit. Parvenu au premier étage, il découvrit une série de portes closes. Il ouvrit les deux premières. Des chambres aux lits impeccables. Ils semblaient n'avoir pas servi depuis des lustres. La troisième était entrouverte. Ce coup-ci, il s'agissait d'un vaste bureau.

Le jeune flic entra, puis repoussa la porte comme elle était initialement positionnée. Il s'approcha du meuble de bois sombre installé au centre de la pièce. C'était un imposant bureau de style colonial fait d'un acajou nervuré. Le plateau faisait trois mètres de longueur au bas mot. Les pourtours étaient encombrés de dossiers, mais au centre, seule une grosse enveloppe kraft accrochait le regard, une enveloppe grand format déformée par son contenu.

Le flic nota qu'elle était destinée à une entreprise de L.A. au nom plutôt étrange. Il tendit la main pour s'en saisir.

— Je peux vous aider ?

Spiegel leva la tête. Le majordome l'observait le regard sévère.

— Oh, excusez-moi, commença-t-il en souriant bêtement, je crois que je me suis perdu en cherchant les toilettes.

— En effet...

L'homme marqua un temps, puis reprit.

— Madame est prête, fit-il, je vous prie de me suivre.

Le type ne commenta pas davantage la situation pour le moins étrange dans laquelle il avait trouvé l'enquêteur. Il se contenta de le conduire jusqu'à la terrasse, sans le lâcher d'une semelle. Lorsqu'il fut à nouveau à sa place (et qu'il eut fait mine d'ignorer le regard interrogateur de son coéquipier), Miss Wanders fit son apparition. Elle avait revêtu un peignoir de soie blanche.

Elle s'assit face à eux.

— Robert vous a proposé quelque chose ?

— Inutile, nous sommes en service, Madame, fit Tom pour reprendre la main. C'est donc vous qui avez appelé, n'est-ce pas ?

— Oui, je l'ai fait, évidemment. En fait, je crois bien que mon mari a disparu.

Tom n'aurait pu en témoigner devant une cour de justice, mais il aurait juré qu'en prononçant ses mots, la fille affichait une sorte de sourire, non, un rictus plutôt, du genre carnassier.

Les deux hommes n'échangèrent pas trois phrases sur le chemin du retour. Ils avaient trop de choses à penser, et une foule d'impressions à ordonner dans leur esprit. C'est lorsqu'ils retrouvèrent leur décor quotidien, deux bureaux placés tête-bêche, qu'ils finirent par desserrer les dents.

— Jamais vu un truc pareil ! commença Tom.

— Ouaip, cette fille, c'est quelque chose...

Le lieutenant Spiegel laissa un instant de silence.

— Tu crois que c'est elle, c'est ça ?

Le vieux flic tourna vers lui un regard empli de malice.

— Et toi, grand chef, qu'est-ce que tu en penses ?

— Un peu que c'est elle ! J'ai jamais vu personne paraître aussi coupable. Si elle avait porté un écriteau ; « j'ai flingué mon mari plein aux as. », l'effet n'aurait pas été si différent.

— Et vise le pedigree, dit Gaylord en tirant une feuille de l'imprimante.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Une petite surprise comme les poulets les adorent. C'est le quatrième époux qui disparaît comme par magie, fit-il en claquant des doigts.

— Tu plaisantes ?

Mais le flic n'avait pas le cœur à rire. Le passé de cette femme était à peine croyable et un vrai mode opératoire se dessinait, aussi évident qu'un cas d'école de l'académie. La belle séduisait un industriel, un héritier, bref un type assez riche pour se payer un yacht, et une poignée d'années plus tard, il s'évaporait, purement, et simplement. Évidemment, chaque fois, notre cliente se retrouvait à la tête d'une petite fortune.

Les deux hommes passèrent l'après-midi à étudier l'affaire Wanders. Lorsque la nuit commença à poindre, Gaylord ferma le dossier qu'il tenait devant lui d'un claquement sec.

— Bon, mon vieux, c'est pas que je m'ennuie, mais il y a un match des Lakers ce soir, et je sens que LeBron va faire souffrir ces tapettes de Chicago.

— Tu plaisantes ? fit Tom interloqué.

— Quoi ?

— Tu sais parfaitement qu'une disparition se joue dans les quarante-huit premières heures. Si nous n'avons pas retrouvé le mari d'ici là, autant aller creuser nous-mêmes au cimetière de Rosedale !

— Arrête ton char, tu veux. Ou ce gars a pris la tangente pour s'offrir un peu de liberté, et peut-être une ou deux putes vers El Paso, ou bien miss talons aiguilles l'a déjà enterré dans le jardin. Dans les deux cas, aucune raison de louper LE match de la saison...

Le flic avait déjà balancé sa veste sur son épaule, et se dirigeait vers la sortie. Il reprit.

— Mais je ne voudrais pas te priver. Rien ne t'empêche de te casser le cul toute la nuit !

— Tu fais chier...

Après deux nouvelles heures passées seul au bureau, Tom Spiegel rejoignit son deux-pièces en centre-ville. La paie d'un lieutenant de Police n'avait rien de mirifique, mais il aurait pu s'offrir un bout de jardin dans la banlieue de LA. Pourtant, il avait choisi ce pied-à-terre délabré au cœur de la cité aux mille visages. Il faut dire que le petit Tom avait connu le huis clos de Pennyland, Idaho, avec sa rue principale et son steak house pour cul-terreux en guise de toile de fond. Il s'était juré de passer le reste de sa vie dans le bruissement d'une *vraie* ville.

Il se souvenait en détail des années Pennyland. Ses parents menaient de front l'exploitation de la ferme familiale et les activités de la paroisse auxquelles ils donnaient le temps qui leur restait. Thomas gardait en tête une ère difficile. Ses vieux n'étaient pas pauvres à proprement parlé, mais l'argent se faisait rare et les autres gamins bichaient de le lui faire remarquer. De cette époque, il gardait une colère sourde. Il se rappelait le sentiment d'alors, lorsqu'il voyait passer le shérif de la ville, Borden, un moustachu grand comme un guerrier celte. À son passage, chacun baissait les yeux. Il l'enviait. Ce type avait été pour Tom comme une bouée dans la nuit, l'exemple qu'il fallait suivre pour enfin être respecté. À présent, il y était parvenu, il était flic dans la grande ville. Les étoiles d'Hollywood Boulevard émerveillaient les touristes à moins de deux cents mètres de ses fenêtres, et si Dieu ne contrariait pas ses plans, il serait bientôt capitaine. Adieu alors la compagnie des blattes qui passaient parfois par le plafond de sa cuisine.

Il fit jouer la clé dans la serrure de la porte de bois fendillé.

Il lança la veste de son costume sur le canapé et rejoignit le réfrigérateur. Il fit claquer la capsule d'une bouteille de Coors, et tira une des chaises de cuisine. Il plaça devant lui le paquet de feuilles qu'il avait rapporté du boulot, et détailla la première page.

Avant de quitter le commissariat, il avait imprimé les dossiers du LAPD, de la cellule de recherche des personnes disparues de San Francisco, et des flics de Napa. Les trois premiers maris de Miss Wanders s'étaient donc évanouis, eux aussi, et chaque fois, les enquêteurs avaient fait chou blanc, non sans que transparaisse leur intime conviction quant à la culpabilité de la Dame.

Tom tourna les pages. Il s'agissait du dossier de Napa, le premier.

La victime était un grand propriétaire terrien. Il possédait, entre autres, des hectares de vignoble au nord de la ville. Il avait épousé la jeune Mina, et s'était volatilisé huit ans plus tard.

Le second disparu était le dirigeant d'une startup en vue dans la région de San Francisco. Quelques recherches sur le net lui avaient appris que Valen Corporation œuvrait dans le domaine ultra concurrentiel des biotechnologies et avait développé un savoir-faire unique dans l'exploitation des cellules souches à visée pharmaceutique. L'homme avait disparu en sortant du bureau après un conseil d'administration mouvementé, et les flics n'avaient pas trouvé l'ombre d'une piste.

Le dernier cas était à l'avenant. Un industriel d'Oxnard qui donnait dans le matériel optique et la photographie. Il avait épousé notre chère Mademoiselle Wanders avant de prendre la poudre d'escampette trois ans après la noce. C'était à se demander comment elle trouvait encore des pigeons avec un tel passé.

— Merde ! fit Tom en frappant du poing sur la table.

Le lieutenant était nerveux. Il détestait qu'on se fiche de lui, et c'était précisément ce que semblait faire cette femme en jouant au chat et à la souris avec les forces de l'ordre depuis des années. Tom Spiegel ne comptait pas être le prochain connard qu'elle accrocherait à son tableau de chasse.

Il se replongea dans la lecture des documents.

Il passa une bonne partie de la soirée à lire, puis relire les rapports qui agrémentaient chaque dossier. Il y avait là des comptes-rendus de surveillance, des profils psychologiques de Miss Wanders, des analyses détaillées de son emploi du temps au moment des disparitions. Les flics qui avaient planché sur son cas n'avaient pas lésiné. Thomas se dit qu'ils avaient sans doute été tout aussi furax que lui à l'idée d'être les jouets de cette millionnaire siliconée. Il se frotta les yeux. Même en fermant les paupières, les images de cette femme lui encombraient les neurones. Il tourna encore quelques pages, puis s'arrêta net. L'un des policiers chargés d'enquêter sur elle avait eu l'idée d'extraire l'ensemble des enregistrements à son nom dans les bases de données de la police. Rien de bien innovant là-dedans, c'était même le b.a.-ba. Pourtant, celui-ci avait pris la précaution de lancer une recherche sur l'ensemble des états du pays

et sur les quarante dernières années. À cette époque, l'informatique n'était pas aussi développée qu'aujourd'hui et l'idée de croiser toutes ces bases aurait donné mal à la tête à plus d'un fonctionnaire. Ce flic avait eu raison, foutrement. De prime abord, il semblait n'y avoir pas grand-chose dans le passé de Wanders. Un PV en 2008 dans l'Idaho, guère plus, mais en remontant avant le passage à l'an deux mille, Tom découvre plusieurs faits bien plus intéressants. Miss Wanders, de son nom de jeune fille Mina Fletcher, avait été arrêtée une demi-douzaine de fois entre 1990 et 1995. Chaque fois, pour ivresse sur la voie publique. Visiblement, la jeunesse de la dame avait été moins distinguée que ses journées au bord de la piscine d'une villa à cinq millions de dollars. Au milieu de ces peccadilles, une ligne attira plus particulièrement l'attention du policier. Cette arrestation-là n'avait rien à voir avec une soirée un peu trop arrosée.

Tentative d'escroquerie en bande organisée, voilà ce qui était inscrit en face du 12 octobre 1994. Une feuille accompagnait le dossier. Le policier entama sa lecture.

Le récit de la plainte faisait état d'une soirée en boîte de nuit. Un homme, cadre dans une société d'informatique, était en déplacement pour un salon dans la région d'Orlando. Désœuvré, il avait décidé de passer une nuit dans une boîte, et avait bu plus que de raison. Il racontait les vapeurs d'alcool et le bruit de la sono qui crachait des beats furieux, à faire vibrer les murs. Il avait alors croisé le regard d'une jeune femme, Mina. Elle l'avait allumé une bonne partie de la soirée, et finalement le type avait choisi d'oublier pour une nuit la femme et petite fille qui l'attendaient à la maison, remplacées par le corps parfait de cette beauté. Le type s'était laissé convaincre. Il avait rejoint le parking, et la Civic de location pour emmener sa conquête à l'hôtel qu'il avait réservé. Mais les choses ne s'étaient pas passées comme prévu. Un type avait surgi de nulle part. Il l'avait menacé avec une lame ; s'il ne donnait pas son fric, il le saignait à mort, là, sur le parking. La fille était avec lui. Face au policier, le cadre avait décrit le regard emplí d'une excitation malsaine qu'elle lui avait lancé alors que son compagnon menaçait de lui faire pisser le sang.

Tom se souvint alors du regard de Miss Wanders, et il n'eut aucun mal à s'imaginer la sensation de ce pauvre hère à cet instant. Heureusement pour lui, l'homme avait plus de ressources qu'il n'y

paraissait. La fureur de s'être laissé manipuler lui avait donné la force de réagir sans même penser une seconde aux funestes conséquences qui auraient pu s'en suivre. Il s'était jeté sur l'autre type. Le combat avait fait rage. Les deux hommes s'étaient battus au sol, et finalement, cela avait ameuté les videurs qui se tenaient à l'extérieur du club, attendant le client. Ils avaient séparé les belligérants, mais le sang avait coulé. Si le couple pensait tomber sur une affaire facile, ils en furent pour leur soirée. Le manager fatigué était parvenu à se saisir du couteau, et avait tailladé son adversaire. Le personnel de la discothèque avait dû faire appel aux services d'urgence, et une fois recousu, tout le monde avait fini au poste.

Thomas chercha dans les papiers. Il revoyait le regard du majordome, lorsqu'il avait fait irruption dans le bureau, et alors que le flic tenait la large enveloppe entre les mains, celle qui était adressée à une société de Los Angeles dont Tom ne parvenait pas à se souvenir du nom. Eternal... quelque chose. Impossible de se souvenir.

Tant pis, il se concentra à nouveau sur le dossier. Il cherchait une photo de ce type, il sentait qu'il tenait quelque chose. En vain. Il ouvrit alors son ordinateur, et accéda au portail réservé aux inspecteurs. En quelques clics, il lança une recherche d'antériorité sur le patronyme du compagnon de Wanders pendant la virée nocturne qui avait mal tourné. Lorsque la fiche apparut, Thomas ne put s'empêcher de sourire.

— Ça m'ennuie de te le dire, fit-il dans le silence de son appartement, mais tu es un génie !

Devant lui, le visage de Willem Dickers de face montrait une cicatrice bien visible. Apparemment, le majordome musculeux connaissait sa patronne depuis un sacré bout de temps.

Le flic parcourut le dossier de Dickers avec gourmandise. Il avait enchaîné les petits larcins. La litanie des arrestations semblait sans fin. Agression, vols à l'étalage, braquages minables. Entre deux périodes derrière les barreaux, l'homme avait collectionné les petits boulots. Manutention dans une blanchisserie, gardien d'une école maternelle (ne vérifie-t-on pas le passé des employés ?), et installateur dans une boîte au nom plutôt évocateur ; US Cremation Supplies. Thomas suivit quelques liens, et se retrouva bientôt sur le site de la société et le nom n'était pas usurpé. Ils étaient spécialisés

dans la fabrication, l'installation et la maintenance des équipements de crémation humaine et animale. Tout un programme. Aux exploitants de crématorium, ils promettaient un *service irréprochable* pour que les proches de leur client trouvent la paix dans *un processus technique irréprochable et des équipements toujours plus innovants*.

Les proches, « the dear ones ». Tom ne put détacher ses yeux de cette phrase.

Dear ones...

— Bien sûr, dit-il en claquant des doigts.

C'était ça, le mot qu'il cherchait depuis des heures, l'adresse sur cette grosse enveloppe, le pli était adressé à la société Eternal Dear. À présent, il revoyait les lettres inscrites sur le papier brun.

Il ne mit qu'une seconde à taper ses mots dans la barre de recherche de son navigateur. La page tarda à se charger, mais finalement elle apparut, et le flic faillit en faire tomber le verre qu'il portait à ses lèvres à cet instant.

— C'est pas vrai...

Thomas se prit à observer le ciel étoilé alors qu'il couvrait le trajet qui le mènerait à la résidence Hill Sand. Il savait parfaitement que ce qu'il s'apprêtait à faire était contraire à tous les principes que ses instructeurs lui avaient inculqués.

Ne jamais partir sans son coéquipier.

Mais Gaylord avait été clair, et Tom n'avait aucune envie de se faire rembarrer une nouvelle fois.

Ne pas jouer les têtes brûlées pour faire se faire mousser.

Était-ce qu'il s'apprêtait à faire ? Braver le danger pour s'offrir toute la gloire ? Cela ressemblait à ça évidemment. Depuis qu'il avait intégré les forces de l'ordre de la ville de Los Angeles, il avait tout fait pour gravir les échelons, et cela lui avait valu bien des inimitiés, mais ce coup-ci, c'était différent. Il fallait qu'il se paie cette salope. Cela faisait bien trop longtemps qu'elle se foutait de la gueule de l'institution, et on ne se paie pas la tête des forces de l'ordre impunément, en tout cas pas dans le monde du lieutenant Spiegel.

Il dut parcourir une bonne cinquantaine de kilomètres avant de parvenir à l'entrée de la résidence privée. Qu'allait-il bien pouvoir inventer pour qu'on le laisse pénétrer à l'intérieur de ce zoo pour rupins ? Il n'avait pas de mandat et, seul à cette heure avancée, il n'était pas bien difficile de comprendre qu'il était en passe d'enfreindre une tripotée de règles. Lorsqu'il freina à l'approche du poste de garde, il comprit pourtant qu'il n'aurait pas de problèmes.

La minette de la sécurité sortit de son cagibi. Dès qu'elle eut reconnu le jeune flic, elle s'approcha en prêtant attention à faire balancer son postérieur d'une façon qui évoquait plus les podiums de la Fashion Week parisienne que les manières d'un agent de sécurité. Tom savait qu'un paquet de flics à la retraite émargeait à la Delta, et à cet instant précis, il se dit que la retraite n'était finalement pas une perspective si déplaisante.

— Je peux vous aider, lieutenant ? dit-elle d'une voix lascive.

Tom se demanda furtivement s'il n'était pas tombé dans une faille temporelle pour revenir s'incarner dans un film X des années soixante-dix.

— Je voudrais refaire un petit tour si ça ne vous dérange pas trop ?

La fille lui jeta un regard interrogatif, et empreint d'un voile de déception. Le flic comprit qu'elle s'était attendue à tout autre chose.

— Il n'est pas un peu tard pour une visite ?

— Disons simplement que je ne souhaite pas éveiller la curiosité.

Il mit du cœur dans le sourire qu'il lui tendit, mais le charme semblait rompu.

— Vous avez un mandat ?

— Allez, soyez chic ! Ça va me prendre des heures d'en obtenir un, mais j'en aurais un de toute façon, alors autant me laisser faire un tour. Je n'en ai que pour un petit moment de toute façon.

La fille soupira.

— Je suppose que je ne vous fais pas signer le registre ?

— Je ne préférerais pas, en effet.

— OK, disons que je n'ai rien vu, de toute façon, c'est mon dernier jour. Dès demain, je me tire pour New York, j'en ai plein le dos de ce soleil à la con.

Elle actionna le bouton d'ouverture, et la barrière se souleva devant lui.

— Vous êtes un ange, fit-il. Je vous souhaite de trouver ce que vous cherchez là-bas.

— Je me le souhaite aussi, vous pouvez le croire...

Le jeune flic hésita à ajouter quelque chose.

— Allez, tirez-vous avant que je change d'avis.

Il ne se fit pas prier.

Dès qu'il eut parcouru suffisamment de distance pour se trouver hors de vue de la fille, il éteignit les phares de la Honda Civic qu'il conduisait, et qui commençait à avoir fait son temps. Dès qu'il prenait un virage serré, les étriers mugissaient à vous faire contracter les fessiers. Une bagnole, voilà ce que serait son premier achat lorsqu'il serait parvenu à économiser suffisamment sur la maigre solde d'enquêteur qu'il percevait.

Dans la pénombre, uniquement nimbée du reflet de la demi-lune de cette soirée de printemps, il fit avancer sa voiture jusqu'à atteindre les abords de la maison de Mina Wanders. À moins de cent mètres, il décida qu'il ferait mieux de s'arrêter, et de terminer le chemin à pied. Vu ce qu'il s'apprêtait à faire, il n'avait aucune envie de se faire repérer.

Il fit son possible pour demeurer à l'abri des cônes de lumière que

projetaient les lampadaires installés à intervalles réguliers. Il y avait encore peu, ils auraient tous été allumés, et il lui aurait été presque impossible de se pointer si près sans se faire repérer, mais les préoccupations écologiques étaient passées par là. Aujourd'hui, il était impensable de laisser une forêt de lampes halogènes brûler pour rien toute la nuit. Seul un sur quatre ou cinq réverbères restait en fonction, afin d'assurer la sécurité, et la tranquillité du voisinage.

En quelques enjambées, Thomas se retrouva devant le parterre herbeux qui desservait l'imposante demeure de Wanders. Dans la nuit, la maison avait l'air bien moins hospitalière. Elle avait de faux airs de château hanté (pour fantômes dorés sur tranche, cela va sans dire).

Tom foula l'herbe avec précaution, puis il contourna l'entrée principale. Quelques secondes puis tard, il se retrouvait à genoux devant la serrure de la porte-fenêtre, celle qu'il avait traversée l'après-midi même. Il dégaina sa trousse de crochetage, choisit l'instrument le plus fin, et l'introduisit avec précaution. Moins de quinze secondes plus tard, l'affaire était entendue.

Il repoussa le battant en veillant à faire le moins de bruit possible, et pénétra dans le vaste salon.

La lumière des chiffres de sa montre produisait un halo vert fantomatique. Il jeta un œil au cadran.

2h07.

Tom prit un instant pour analyser les bruits environnants, mais la maison était endormie. Les statuts aux courbes alambiquées avaient, de nuit, les apparences de quelques gardiens démoniaques installés là pour veiller à la tranquillité de leur maîtresse.

Le flic détourna le regard. Il n'était pas dans un film de Romero, nul besoin de jouer à se faire peur. Il savait ce qu'il cherchait, il n'avait pas une minute à perdre.

Prêtant attention à chaque pas, à chacune de ses inspirations, le lieutenant Spiegel sortit de la pièce principale, et gravit les marches de l'imposant escalier. Parvenu à l'étage, il prit immédiatement la direction du bureau, et abaissa la poignée. Fermée.

— Et merde, lâcha-t-il entre ses dents.

Il sortit à nouveau son matériel, et entreprit d'effacer ce nouvel obstacle. Il fit tout son possible pour se montrer discret, mais la manœuvre produisit force cliquetis, et lorsqu'il l'ouvrit finalement, la

porte grinça dans le silence de la maison Wanders.

Pourtant, ça y était, elle était ouverte. Il essaya de saisir le moindre bruit, un début de mouvement quelque part à l'étage, il n'en fut rien. Retrouvant confiance, il pénétra dans la pièce, et tira la porte derrière lui. Il voulait se ménager un peu de tranquillité pour vérifier son intuition.

Comme il l'avait espéré, l'enveloppe était là. Brun clair, elle était renflée par son contenu. Tom s'en saisit, la retourna pour vérifier l'adresse dont il avait eu tant de mal à se souvenir ; Ever Dear, 882 Ebert Shire, Los Angeles, California.

Le policier fit glisser le rabat demeuré ouvert. Il tira un sachet de cellophane dans lequel se trouvait une grande quantité de poudre grisâtre. S'il n'avait pas soupçonné ce dont il s'agissait, il aurait tout à fait pu prendre le contenu de cette poche transparente pour une nouvelle drogue, mais il savait, et le fascicule glissé lui aussi dans l'enveloppe ôta ses derniers doutes.

La société Eternal Dear, vous remercie de votre confiance, et fera tout pour vous apporter entière satisfaction. Chez Eternal Dear, nous savons que vous nous confiez le plus précieux des biens, et nous mettons tout en œuvre pour nous montrer à la hauteur de vos attentes. Dès réception des cendres du défunt, le processus de transformation sera engagé. Comme notre conseiller vous l'a précisé, cette étape est longue et complexe. Elle dure de six à huit mois selon les cas, mais à l'issue, le processus aura abouti en la transformation des cendres de votre cher disparu en un diamant au brillant éternel, un trésor qui pourra demeurer pour toujours auprès de vous. Vous remerciant encore de votre confiance.

*Votre dévoué,
Anton Miller
Président d'Eternal Dear inc.*

Thomas avala sa salive avec difficulté. Ce couple de malades avait osé ! Il avait fait disparaître...

— La curiosité est un vilain défaut, lieutenant.

Thomas Spiegel eut à peine le temps de faire volte-face pour découvrir Mina Wanders dans un déshabillé de soie noire aux pans flottant de part et d'autre de ses longues jambes, et son acolyte. Il reconnut pourtant la large cicatrice avant de voir le bras de ce type

fendre l'air, puis s'abattre contre sa nuque. La douleur fut fulgurante, mais fugace. En un claquement de doigts, il avait perdu connaissance.

Lorsqu'il s'éveilla, Thomas eut du mal à soulever ses paupières. Une douleur lancinante lui enserrait le crâne tel un étau. Conséquence prévisible du coup qu'il avait reçu un peu plus tôt.

Combien de temps auparavant ? Impossible à dire. Dix minutes, peut-être des heures, mais la sécheresse de sa bouche semblait lui indiquer qu'il avait passé un bon moment dans cet état.

Il parvint cependant à ouvrir les yeux, et découvrit le décor qui était sien.

— Ça y est, la belle au bois dormant nous fait l'honneur de sa présence ? fit une voix rocailleuse.

Dickers.

Tom était allongé sur une couche métallique façon brancard de chirurgie. Il tenta de se relever, mais se heurta aux liens qui le maintenaient en place, de larges bandes d'un tissu blanc épais. Elles lui firent penser aux ceintures de judo qu'il ramenait fièrement à la maison chaque fois qu'il franchissait un nouveau palier dans son apprentissage de l'art martial qu'il avait pratiqué toute sa jeunesse. Il avait lui-même choisi ce sport parmi ceux qui étaient proposés gratuitement par la mairie aux familles les moins favorisées. Sans doute y trouvait-il un moyen de plus de s'aguerrir, et de renforcer son aplomb face aux petits salauds qui n'avaient de cesse de le persécuter.

— Qu'est-ce que vous comptez faire, nom de Dieu ? Je suis officier de police ! Mon coéquipier sait parfaitement où je me trouve. Vous êtes cuit, Dickers, vous m'entendez ? Vous êtes foutu, vous et votre fêlée de petite amie.

Le type ne répondit pas. Il se contenta de sourire, mais il s'approcha.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Thomas n'eut pas le loisir de poursuivre, le type venait de lui fourrer un morceau de tissu au fond de la gorge. Il toussa, cracha au creux des fibres synthétiques, mais cela ne lui rendit rien de sa capacité de parole, cela ne lui permit pas non plus de s'oxygéner plus confortablement. La sensation d'étouffement lui fit perdre tous ces moyens. Il ruait comme un beau diable. .

Reprends-toi bordel, tu ne vas pas crever, tu peux respirer par le nez,

concentre-toi !

Lorsqu'il parvint enfin à se contrôler, Dickers relâcha quelque peu la pression qu'il exerçait sur l'étoffe afin de la lui fourrer le plus profondément possible au fond de la gorge.

— C'est bien, t'es un gentil chien-chien, fit ce sale type en continuant de sourire. Allez, maintenant, on va passer aux choses sérieuses.

— Il est prêt ? entendit-il derrière lui sans pouvoir voir qui prononçait ces mots. Ça n'était pas nécessaire, il avait reconnu le timbre chaud de Miss Wanders.

— Il est à point, fit Dickers en gloussant.

À présent, le couple était derrière lui, hors de sa vue. Thomas put constater qu'il se trouvait dans une sorte d'entrepôt. De gros tuyaux courraient au plafond et les murs étaient faits de béton brut. Où était-il ? Où ces barjots l'avaient-ils emmené ? Alors qu'il se posait cette question, il perçut une série de bruits métalliques. Dickers était en train de manipuler quelque chose, une quelconque machine. Bientôt, le fracas cessa.

— Je crois qu'il est temps, ma belle.

— Oui, il semblerait...

C'est le moment que choisit Dickers pour faire tourner le brancard sur lui-même. Alors Thomas sentit les battements de son cœur cesser brièvement de pulser dans sa poitrine.

Devant lui, il découvrit une machine de haute taille, sorte de caisson d'aluminium aux dimensions imposantes. Une interface de commande numérique était placée sur le côté, à hauteur d'homme, et au centre, un rectangle était découpé, une porte de la taille d'un large téléviseur fait du même métal brut. C'est à ce moment que le lieutenant remarqua le bourdonnement sourd, comme un tuyau d'où s'échappe un gaz toxique qui enveloppait la salle. Lorsque Dickers actionna une commande, et que la trappe se souleva, le grondement se fit vacarme, et l'enquêteur n'eut plus aucun doute sur ce qu'il avait devant lui.

Des flammes jaune et orangée, furieuses et enivrantes à la fois, se déchaînaient dans un espace confiné, un espace conçu pour accueillir une seule et unique chose ; un corps humain.

Il était allongé devant la gueule béante d'un four à crémation humaine. Il hurla tout son saoul, mais seul un gargouillis infâme

sortit de sa trachée. Dickers et Wanders n'y prêtèrent aucune attention. L'homme pressa un nouveau bouton, et le brancard se mit à vibrer. Non, il ne vibrait pas vraiment, il remuait. Thomas sentit son corps propulsé vers l'avant. Ce truc allait l'enfourner tel un pain de viande un dimanche midi. Les yeux du flic étaient révoltés, les muscles de sa gorge prêts à exploser. Lorsqu'il sentit les flammes roussir la pointe de ses cheveux, le feu emplissait déjà tout son univers, mais il aperçut le couple démoniaque, une dernière fois. Ils s'embrassaient goulûment. Il ne vit rien de plus, ses joues étaient en train de fondre et ses globes oculaires n'étaient que vestiges d'organes humains. Son corps tout entier ployait sous la douleur alors qu'il connaissait le sort qui avait emporté des générations d'hérétiques.

Gaylord Harvey freina à l'approche de la maison de Mina Wanders. Cela faisait presque huit mois qu'il enquêtait sur la disparition du mari de cette femme, et il n'avait pas avancé d'un iota. Le producteur en vue avait disparu. Pfout, plus rien. Le jour même de sa rencontre avec la fille, son coéquipier de l'époque avait d'ailleurs disparu, lui aussi, Gaylord ne l'avait plus jamais revu. Une autre équipe s'était chargée d'enquêter sur la disparition du jeune flic. Gaylord avait bien tenté de faire son petit lobbying pour se charger de l'enquête, après tout, il était celui qui connaissait le mieux le jeune Spiegel, mais le capitaine avait été intraitable. Il était impliqué, et quoiqu'il en pense, incapable de mener cette affaire avec l'objectivité requise. Il en avait pris son parti, mais s'était tenu au plus près de l'avancée des recherches. Il avait littéralement harcelé ses collègues en charge pour qu'ils mettent tous les moyens du LAPD au service de cette affaire. Rien n'y avait fait. Ni la prise de dépositions de centaines de ses connaissances de L.A. ou du bled paumé au sein duquel il avait passé le plus clair de son temps jusqu'à ses vingt-deux ans. Ils avaient même soupçonné quelque temps que sa disparition avait quelque chose à voir avec son enquête, mais ça n'avait mené qu'à une nouvelle impasse. Sa disparition était un mystère aussi épais que celui de Norman Wanders.

Aujourd'hui, il venait annoncer à la femme du producteur que l'enquête demeurerait ouverte, mais que les effectifs affectés à l'affaire allaient être drastiquement réduits. Dans toute autre situation, il aurait rempli cette mission à reculons. D'ordinaire, les proches de disparus ne peuvent pas entendre ce type de discours sans pousser des hauts cris (et qui était Gaylord pour les en blâmer ?), mais il savait que Miss Wanders n'était pas de ceux-là. Il la soupçonnait même de garder une bouteille de champagne au frais pour le jour où elle recevrait cette nouvelle.

Il fit retentir le carillon de la porte d'entrée. Il s'attendait à voir cette femme, dans l'une des tenues affriolantes dont elle avait le secret, mais c'est son majordome qu'il découvrit lorsque la porte s'ouvrit.

— Lieutenant Harvey ?

— Bonjour, je voudrais m'entretenir avec Miss Wanders s'il vous

plaît.

— Naturellement. Vous voulez bien me suivre ?

Le flic prit la suite du domestique. Il avait toujours du mal à le fixer sans ciller. Sa large cicatrice avait le don d'attirer votre regard, tel un horrible aimant. N'y avait-il pas des techniques chirurgicales capables d'en venir à bout ? On faisait des miracles aujourd'hui, alors pourquoi pas ça ?

L'homme l'installa sur un des canapés de cuir blanc qui émaillaient le salon. Pas question de se goberger dehors cette fois-ci. On était début janvier, et même si l'hiver californien est des plus dociles, l'air était frais ce matin. Le majordome apporta un pot de café fumant et deux tasses de fine porcelaine. Il servit la boisson.

— Vous avez tout ce qu'il vous faut ?

Le type lui offrit un large sourire, mais un frisson parcourut la nuque du lieutenant, cet homme avait quelque chose de glaçant.

— Oui, je vous remercie.

Quelques minutes plus tard, la maîtresse de maison fit son apparition. Elle portait un tailleur crème à la coupe stricte et sa chevelure mordorée était retenue en un chignon parfait.

— Que puis-je pour vous, capitaine...

— Lieutenant, madame. Lieutenant Harvey.

— Oui, bien sûr.

— Je n'ai pas de bonnes nouvelles à vous annoncer, commença-t-il en soupirant. Malgré tous les moyens mis en œuvre, nous n'avons toujours aucune idée de ce qui est arrivé à votre mari. Ce qui s'est produit est incompréhensible...

— Rien de nouveau là-dedans, fit-elle remarquer. Vous me servez ce discours depuis des mois.

Le flic baissa le regard.

— C'est vrai, mais je suis venu ce matin pour vous indiquer que l'enquête allait passer d'une phase active à un état moins proactif.

— C'est-à-dire ?

Le policier aurait préféré que cette femme se contente de sa réponse, mais elle avait décidé d'aller au fond des choses.

— Mes collègues et moi-même allons être contraints de nous consacrer à de nouvelles affaires. Même si le dossier de votre mari n'est pas officiellement clôturé, nous n'allons plus être en mesure d'engager les mêmes moyens qu'auparavant.

— En bref, vous lâchez l'affaire ? dit-elle d'un ton neutre.

Harvey ne répondit pas.

— C'est marrant, continua-t-elle, mon horoscope m'avait prédit une nouvelle inattendue aujourd'hui... mais, je vous avoue que ce que vous me dites n'a pas vraiment la saveur de la surprise.

— Je suis désolé, Madame Wanders.

— Oui, moi aussi, dit-elle en se levant de son siège. Je vous raccompagne ?

Le flic n'osa plus ajouter quoi que ce soit. À présent, il n'avait plus qu'une envie, débarrasser le plancher. Il suivit la silhouette filiforme jusqu'à la porte. La femme se tourna alors vers lui, elle plongea son regard dans le sien, et le flic en conçut un profond malaise. Cette femme avait l'œil acéré, un regard qui vous transperçait de part en part. Elle lui offrit sa main, et tout à coup, le policier ne sut comment réagir. À quoi s'attendait-elle ? À un baisemain distingué, ou à une banale poignée de main ? Un peu confus, il opta pour ce second choix. Il secoua cette main tendue. Il sentit alors les bijoux de la dame, les bagues aux pierres bleutées toutes identiques qui encombraient ses doigts. Il les observa quelques secondes. Un, deux, trois, quatre.

Ne portait-elle pas trois de ces foutues bagues, la fois où ils les avaient découvertes avec Thomas lors de leur première rencontre ?

Il dirigea à nouveau son regard vers le visage de Wanders. Elle avait remarqué l'attention qu'il portait à ses bijoux. À sa décharge, les pierres qui ornaient le métal doré étaient fascinantes, d'un bleu sombre, mystérieux. Une couleur qu'il n'avait jamais vue.

— Vous aimez ? fit-elle.

— Oui, ces diamants sont étranges... mais magnifiques, dit-il.

— Vous avez raison, ils sont uniques et possèdent des reflets d'une infinie complexité.

En prononçant ses mots, Miss Wanders s'était mise à caresser une grosse broche qu'elle portait au revers de sa veste, un bijou que le policier n'avait pas noté jusque-là. En son centre, se trouvait encore une de ces pierres.

— N'est-ce pas un formidable cadeau de la nature ? continua-t-elle. Ces pierres semblent presque posséder chacune leur personnalité, une âme propre... N'est-ce pas envoûtant ?

Elle referma alors la porte, et, lorsque le battant reprit finalement

sa place, le sourire de cette femme, un sourire dérangeant et carnassier flottait encore dans l'esprit du policier.

Et maintenant ?

Vous venez de découvrir mon univers et j'espère sincèrement que vous avez pris autant de plaisir à lire ces nouvelles que j'en ai pris à les écrire. Si ce que vous avez lu vous a plu, vous vous demandez peut-être comment aller plus loin ?

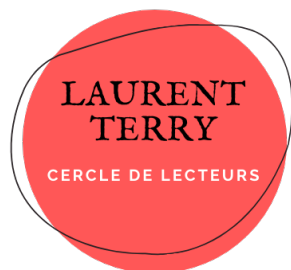
La meilleure des manières est sans doute de vous plonger dans l'un de mes romans. J'écris dans deux genres différents. D'abord des thrillers, mon genre de prédilection, mais aussi dans le domaine de l'anticipation qui imagine les années à venir et ne les voit jamais très roses.

Vous trouverez, dans les pages suivantes, une brève description de mes livres, mais aussi les premiers chapitres de *Lorsque le palmier pleure*, mon dernier polar.

Avant de vous quitter, j'en profite pour vous remercier.

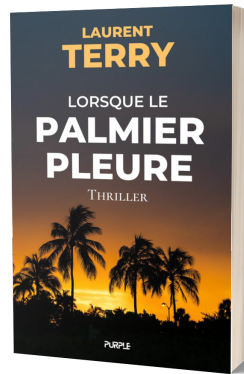
Les histoires ont ceci de particulier qu'elles ne prennent vie que lorsque quelqu'un, comme vous, tombe sur elles au hasard d'une lecture et les laisse s'épanouir dans son esprit. Les nouvelles de ce recueil sont donc un peu plus vivantes à présent et c'est à vous qu'elles le doivent.

Laurent Terry



Si vous souhaitez bénéficier d'exclusivités, être tenu informé régulièrement de mon actualité et du lancement de mes nouveautés ou encore obtenir des confidences sur mon travail d'écrivain et les techniques d'écriture, je vous invite à rejoindre mon cercle de lecteurs.

Pour rejoindre le cercle
www.laurentterry.com/cercle



Lui seul veut découvrir la vérité.

West Emerton, chroniqueur faits divers pour un tabloïd de seconde zone, tente tant bien que mal de surmonter la mort tragique de son fils lorsqu'un écho du passé vient réduire en miettes ce fragile équilibre.

Son grand amour, disparu il y a vingt ans, lui laisse un message énigmatique avant d'être découvert assassiné, le corps rivé au tronc d'un palmier de Miami Beach.

Ébranlé, le journaliste se lance à la poursuite du tueur, mais va vite comprendre que des forces puissantes se dressent entre lui et la vérité.

En pleine campagne pour l'élection du maire de Miami, son enquête le mènera de La Nouvelle-Orléans aux rues malfamées de La Havane sur les traces d'un tueur qu'il est le seul à vouloir arrêter.

Quelques avis de lecteurs

« Pour les amateurs de Polar, à lire de toute urgence ! » Patrick, Lecteur (Amazon)

« Lieutenant douteux, gang de Cubains dangereux, tout est en place pour des heures de lecture passionnante. (...) Je vous encourage à suivre cette histoire qui n'aura qu'un but, c'est de

vous étonner jusqu'à la fin. » Carole, LES MILLE ET UNE PAGES LM

« L'auteur fait très fort avec cet ouvrage qui plaira, j'en suis sûre, à tous les fans de thrillers comme moi. C'est vraiment un très bon roman dans le genre, alors ne manquez pas cette découverte ! », Yumiko - Lectrice, Amazon

Tournez la page pour profiter gratuitement des premiers chapitres de Lorsque le palmier pleure.

LORSQUE LE PALMIER PLEURE

Extrait

1.

Les chiffres défilaient sur l'écran de la cabine d'ascenseur. West les observa comme il le faisait chaque matin, un café de chez *Sanchez Barista* à la main. Il aimait la chaleur de la boisson entre ses doigts et les jours comme aujourd'hui, le silence qui l'accompagnait durant les premières heures de sa journée. Il savait que ça n'allait pas durer. Un *ding* strident hulula à ses tympans lorsqu'il atteignit le vingt-cinquième étage du building. La tour Eris abritait les locaux du *Gateway Chronicles*.

Il poussa la porte de verre. Myriam était à son poste, derrière le comptoir de bois défraîchi. Elle se tenait là, le nez collé à son écran comme si le nom de l'assassin de Kennedy s'y trouvait inscrit. West sourit. Le cerbère du *Chronicles* devait être en train de savourer quelque potin de stars s'étalant sur le web. Si vous mettiez une princesse en robe de bal ou une chanteuse en bikini sur votre site web, vous aviez de grandes chances de recevoir la visite de Myriam. Cette femme était ainsi faite, elle adorait les destins de papier glacé. Pourtant, elle n'avait rien d'une écervelée. Ça n'est pas parce qu'on souhaite savoir avec qui couche Brad Pitt ou si Kate Middleton va pondre un nouveau même braillard qu'on ne peut pas raisonner. Myriam était à son poste depuis le premier jour et, sous une frivolité de façade, elle tenait la boutique sur ses épaules. Depuis que le directeur de la rédaction était tombé entre ses griffes, aucune décision importante ne s'était prise ici sans son aval.

Le Dragon, c'était le surnom que les gratte-papiers lui avaient attribué.

— Bonjour Dame Myriam, fit West en passant.

L'assistante leva un sourcil méfiant.

— Qu'est-ce que tu as fait cette nuit ? T'as vraiment une sale gueule, tu sais ?

— Trop aimable... Moi qui pensais que j'avais encore ma bouille de bébé.

— Arrête de jouer au plus malin, Westie, tu veux ?

Avec sa défunte mère, Myriam était la seule à s'être autorisé ce sobriquet. West sourit sans répondre, mais il se fendit d'un petit geste de la main. Myriam était déjà replongée dans les Cendrillons pour adultes qu'elle s'enfilait comme d'autres sniffent de la came.

Le journaliste rejoignit l'open space dans lequel il officiait. Il était le premier ce matin (comme souvent, pensa-t-il avec une pointe de tristesse). Il fallait être bien seul pour se réfugier dans les locaux d'un boulot que l'on méprisait, et qui ne vous apportait aucune satisfaction. Il retira la veste de lin fatiguée qu'il portait aujourd'hui et s'assit devant son ordinateur portable. À peine 7 h 30 et il transpirait déjà. Il faut dire que la climatisation avait la fâcheuse tendance à tomber en carafe dès que la température extérieure excédait les trente degrés, ce qui était le cas depuis une semaine. Dans ces circonstances, la question de son utilité méritait sans doute d'être posée, mais personne n'avait osé aborder le sujet avec Myriam. Devant lui, mis à part le monceau de transistors qui constituait son ordinateur, il n'y avait rien d'autre qu'un paquet de feuilles blanches. West sortit le stylo plume qu'il trimbalait partout. Il le déposa devant lui. Il devait se faire vieux. Les autres scribouillards qui avaient échoué au *Chronicles*, faute d'un vrai boulot de journaliste, tapotaient sur leurs claviers toute la journée. Lui aimait sentir l'encre s'étaler sur le grain du papier. Il adorait cette impression presque sensuelle. Les stagiaires qui pissaient de la dépêche à longueur de journée pour le site web du journal n'avaient sans doute jamais gratté des feuilles à n'en plus finir. Pas sûr qu'ils aient même jamais ressenti cette ivresse, quand la pensée se déverse tel un tuyau trop plein.

S'ils savaient ce qu'ils ratent.

West prit quelques secondes pour apprécier le calme de l'instant. Il finit par se lever pour aller chercher un second café à la machine qui jouxtait les toilettes. Il arriva devant le distributeur, choisit un espresso sans sucre (passé quarante-cinq ans, il faut bien penser à sa santé, non ?). Il écouta chaque grincement de ce tas de ferraille, se concentra là-dessus. Cela l'empêchait d'être distrait par l'écoulement de la chasse d'eau qui bruissait derrière la porte, par le ronronnement du disque dur de sa machine ou bien encore par les allées et venues des ascenseurs qui grondaient au loin.

Choisir un stimulus en particulier et s'y accrocher comme un cow-boy à son taureau un samedi de rodéo. C'était une des petites techniques qu'il avait mises au point au fil des ans pour tenter de contenir l'envahissement sensoriel qui faisait son quotidien. West attrapa son gobelet, plongea ses lèvres dans le jus noirâtre lorsqu'un bruit jaillit sur sa gauche. Il leva la tête et soudain grimaça.

Au loin, dans le couloir qui desservait les bureaux des chefs de rubriques, il aperçut la silhouette émaciée de Draper. Le type se baladait avec sa veste de tweed alors même qu'il faisait plus de vingt-sept degrés dans les locaux. Aussi incroyable que cela puisse paraître, aucune goutte de sueur ne perlait à son front. Peut-être qu'il s'agissait vraiment du croisement d'un être humain avec une saloperie de serpent à sonnette. Draper déambula vers lui. Sa démarche était chaloupée, comme celle d'une mannequin qui arpente un podium. Plutôt étrange, mais cela n'avait nullement trait à son orientation sexuelle. Il semblait que ce soit sa manière à lui de ne pas passer inaperçu. Pas de risques de ce côté-là.

Draper était journaliste lui aussi ou plutôt cachetonneur patenté. Il sévissait dans le domaine merveilleux de la starlette en devenir. Il était le champion de la poufiasse de télé-réalité et de la chanteuse à deux sous. Il savait comme personne faire reluire la réputation de l'une ou l'autre de ces déesses d'un jour. Vous vouliez un article doré sur tranche du sieur Draper ? Pas de problème, il vous en coûterait un billet de cinq mille ou votre cul si vous aviez le malheur d'être au goût de la *Vipère*. C'était ainsi que West le surnommait en son for intérieur.

Le salaud ! Il s'en était tapé des midinettes en mal de reconnaissance. Toutes voyaient en lui le sauveur d'un avenir en berne, une porte de sortie. Pauvres filles.

— West Emerton ! Tu viens ici pour prendre ton café à l'œil ?

West lui offrit un regard haineux.

— J'ai du boulot, rétorqua-t-il, mais tu ne dois même pas connaître le mot ! À quel stagiaire refiles-tu tes papiers en ce moment ?

— Arrête, j'ai mal au ventre à force de me tordre de rire. Écarte-toi de mon chemin, tu veux ? J'ai des choses sérieuses à faire.

Et il disparut en roulant des hanches.

Quel enfoiré !

West rejoignit sa place.

Il repensa alors à la fille de la nuit précédente. Comme souvent, il avait arpenté les rues de Miami à l'affût de quelque malheur qui ne manquerait pas de s'abattre sur la ville. Ça n'avait pas traîné. Un de ses contacts au dispatch du MPD lui avait refile un tuyau : une bagarre au couteau dans le quartier de Liberty City, un bon article en

perspective. Sur place, West avait retrouvé Jack Romy, un jeune flic qu'il croisait régulièrement et qui tolérait sa présence la plupart du temps. Dès l'entrée du pavillon décati, le journaliste avait découvert deux mastards et une jeune femme qui se tenait dans un coin, celle qui avait appelé les flics. Des œillades inquiètes de la fille, du fichu taché de rouge qu'elle maintenait sur sa tête, West avait compris en un clignement de paupière qu'autre chose qu'une simple bagarre se jouait dans ce taudis. La fille appelait à l'aide et les deux agents n'y voyaient que du feu. Un mot glissé à Romy et West avait débarrassé le plancher. Il n'avait aucune envie d'étaler dans son torchon la souffrance d'une femme tenue sous le joug de deux tortionnaires du quotidien. Les flics l'avaient-ils tirée de ce mauvais pas ? Il se promit de passer un coup de fil au commissariat.

De retour au milieu des bureaux, il constata que c'en était bien fini de sa solitude salvatrice. Trois pigistes étaient en place. Ils pianotaient sur leur clavier en lançant des vannes. La vie reprenait son cours.

West s'installa. Il s'apprêtait à se mettre au boulot lorsqu'il remarqua la led clignotante qui éclairait le clavier de son téléphone.

À l'ère des *Telegram*, des *WhatsApp* et consorts, les bons vieux messages téléphoniques se faisaient rares. Il décrocha le combiné et pressa la touche.

West... C'est Carmen, Carmen Estevez. Ça fait si longtemps... Je voulais te parler, c'est important... Je rappellerai.

West resta hébété, le combiné en main. Carmen... Un nom sorti du passé.

Peu après ses études de journalisme à l'Université de Miami, West avait rencontré cette fille lors d'une soirée entre amis. Elle était venue avec son copain du moment, mais le courant était tout de suite passé entre eux. Le gars avait pris son ticket de sortie quelques jours plus tard. Son histoire avec Carmen avait duré deux ans. Vingt-quatre mois d'allégresse dont il peinait à se souvenir tant elle lui était restée étrangère depuis.

Il avait aimé cette femme à se damner et entendre sa voix fit monter dans sa gorge un goût de nostalgie douloureuse.

Comme tout le monde, West avait l'habitude des demandes reçues sur Facebook. Le boutonneux du primaire qui vous écrit qu'il est « si heureux de vous retrouver », la bonne copine du lycée qui

cherche à renouer le contact. La plupart du temps, un simple tour sur leur page, leurs images de chats *trop mignons* ou leurs opinions *borderline*, vous enjoignent de mettre leurs messages à la poubelle aussitôt reçus, mais ce coup-ci, tout était différent. Carmen avait voulu l'avoir en ligne, entendre sa voix. C'était *important*. Qu'est-ce qui pouvait l'être après vingt ans de silence ?

West pressa les commandes du téléphone pour consulter l'historique des appels en absence. Il fit chou blanc. L'appel de Carmen était bien visible, mais le numéro restait privé. Il fronça les sourcils. Pourquoi avait-elle pris la peine de masquer son numéro ?

— West ! fit une voix masculine derrière lui.

Le ton tranchant le fit sursauter et oublier un instant le coup de fil qui venait de faire vaciller sa tranquille décrépitude. Cette voix sentait les problèmes à plein nez. Il pivota sur sa chaise de bureau. Devant lui se tenait Ori Telisser, et au vu de la mine sévère du rédacteur en chef, il n'était pas là pour le féliciter pour son dernier article.

2.

— Vous vous foutez de ma gueule Suarez ? Je vous dis que ce connard est venu parader dans toute la mairie en exigeant son foutu permis de construire comme s'il était un seigneur sur ses terres !

La fureur sourdait de chaque mot prononcé par Noah Carrington, l'estimé maire de Miami depuis douze ans.

— Ce type n'arrêtait pas de répéter qu'il avait vu ça avec vous. Que tout était *arrangé* ! Qu'est-ce qui est arrangé, Conseiller ? Quel type d'accord avez-vous passé avec lui ?

Le conseiller Suarez saisit une sphère de verre qui était posée devant lui, l'un de ces trophées que ne manquaient jamais de refourguer les associations de bienfaisance lorsque vous assistiez à leurs pince-fesses en vous défaisant de quelques milliers de dollars. Il répondit d'un ton calme.

— Je ne sais vraiment pas de quoi il s'agit, Monsieur le maire. Je n'ai jamais entendu parler de cet homme. Il doit y avoir une erreur.

— Une erreur... Si je vous prends encore à manœuvrer dans mon dos pour amasser des fonds pour votre campagne, je vous fous dehors. C'est bien compris ?

Le conseiller garda le silence quelques secondes, puis reprit avant que son interlocuteur n'en remette une couche.

— Ne vous en faites pas, je ferai en sorte que cela ne puisse jamais se reproduire.

Le maire de Miami avait déjà raccroché.

Le conseiller Suarez prit une profonde inspiration. Il sentit le flux d'air s'insinuer au creux de son corps, suivre sa trachée jusqu'à ses poumons. Lydia, sa compagne depuis cinq ans, avait insisté pour qu'il suive un séminaire sur la *méditation pleine conscience*. Il avait passé quarante-huit heures avec une poignée de chefs d'entreprise survoltés qui cherchait un moyen de calmer le tumulte de leur existence. Il y était allé à reculons, mais il devait bien admettre que ce truc marchait... pour certains.

Il propulsa la sphère de verre avec une force incroyable contre le mur qui séparait son bureau de celui de son assistante personnelle.

Sa mâchoire était serrée comme s'il venait d'encaisser un coup au foie, ce qui était le cas après tout.

Il ferma les yeux. Il tenta d'apaiser la vague de fureur qu'il sentait

poindre, un peu plus à chaque minute.

Il se leva.

Son bureau était une grande pièce rectangulaire mesurant près de soixante mètres carrés. Elle comptait un canapé encadré de deux fauteuils pour les réunions informelles. Il y avait aussi une table ovale faite d'un bois exotique, une salle de bains privée planquée derrière un panneau de bois amovible et le bureau lui-même.

Il rejoignit la baie vitrée qui couvrait l'intégralité d'un pan de mur. De là, il pouvait admirer Miami tout entière, les buildings du centre d'affaires et, au loin, l'océan bordé de palmiers plantés à l'infini.

Cette vision l'apaisa.

Quelqu'un frappa à la porte.

— Oui, fit-il sans prendre la peine de se retourner.

— Julio est arrivé, Monsieur.

— Parfait, faites-le entrer.

Le conseiller avait retrouvé le ton mesuré dont il usait la plupart du temps et qui masquait aux yeux du monde son bouillonnement intérieur.

Il lissa le tissu de sa veste de costume, replaça ses lunettes et se retourna.

Julio Molines entra. Il remarqua aussitôt les débris de verre gisant au sol.

Emilio Suarez était debout devant lui et, lorsqu'il referma la porte, le chauffeur/garde du corps/factotum vit son patron marcher à sa rencontre d'un pas lent. Il l'invita à prendre place en face de lui.

Molines était ce qu'on peut appeler un colosse, version cubaine bien sûr. Il mesurait près de deux mètres. Les costumes bon marché dont il s'affublait ne masquaient rien de la puissance de son corps. Son visage était à l'avenant, mâchoires proéminentes et anguleuses, des yeux noirs qui semblaient ne jamais ciller et une bouche fine, dessinée comme un coup de scalpel dans ce faciès de brut.

Le gros bras n'était pas dupe. Il connaissait Suarez depuis près de cinquante ans, du temps où il vivait à La Havane et que le conseiller avait un tout autre genre d'activité.

Julio l'avait suivi lorsque celui-ci avait dû rejoindre les États-Unis. Le politique avait alors démarré une petite affaire. Il vendait des climatiseurs. Il n'arrêtait pas de dire qu'avec les températures qu'ils

supportaient à Miami, il y avait de quoi faire fortune. Bien vu. En moins de cinq ans, il était devenu un notable et Julio, son homme de confiance. Ce dernier gardait une distance prudente avec le conseiller, mais la relation qui les unissait avait quelque chose de filial.

— Comment allez-vous ? fit le garde du corps.

— Bien, Julio, je te remercie et toi, la famille ?

Molines s'était marié avec une immigrée cubaine qui ignorait tout du véritable rôle qu'il tenait au côté de son patron. Elle lui avait fait deux garçons avec lesquels il dînait chaque soir, comme un parfait père de famille.

— Ça va. Pedro va entrer à la grande école dans quelques mois. Il grandit.

— Parfois, je t'envie Julio. Ils sont tellement mignons à cet âge.

Molines fit une moue de convenance et attendit. Il voyait son patron qui trépignait de lui donner ses instructions et qui, pourtant, faisait de son mieux pour lui être agréable. Depuis toutes ces années, il lisait en lui comme dans un livre ouvert. Cela aurait dû le lasser, l'agacer même, mais il savait ce qu'il devait à cet homme. Il lui resterait fidèle quoi qu'il en coûte. Julio était convaincu d'une chose. Son destin était là, dans l'ombre de Suarez.

Le conseiller attendit que le soufflet des banalités soit définitivement retombé. Il regardait Julio, son cou de taureau de combat, ses yeux aux orbites encaissées et ses épaules qui déformaient le blazer. Il ne l'avouerait à personne, mais avoir cet homme à ses côtés avait le don de lui rendre sa sérénité.

— Nous avons un petit problème avec Monsieur Butcher.

— Ah ? Je croyais qu'il nous était utile.

Quel joli mot, pensa Suarez. Cinq cent mille dollars de financement de campagne étaient en effet on ne peut plus *utiles*. Mais ce généreux donateur avait cru s'acheter la mairie tout entière et il allait falloir y mettre bon ordre.

— Notre nouvel ami est allé se répandre à l'hôtel de ville. Il a mis le maire hors de lui... Je n'ai pas besoin de ça en ce moment. Tu comprends, n'est-ce pas ?

Julio Molines pencha la tête.

— Vous voulez que je règle le problème ?

Les mots furent prononcés sans l'ombre d'une émotion, comme

s'il s'agissait de sortir les poubelles.

Suarez sourit en caressant le sous-main de cuir qui couvrait son bureau.

— En douceur. Il faut qu'il comprenne où est son intérêt et qu'il ne lui vienne jamais en tête de nous refaire un coup pareil.

— En douceur... OK. Vous avez besoin d'autre chose ?

3.

West atteignit la porte de son immeuble vers onze heures du soir. Comme souvent ces temps-ci, il avait traîné au bureau, puis dans les rues du quartier de midtown pour manger un morceau avant de se résoudre à rejoindre son appartement.

Il appela l'ascenseur, pénétra dans la cabine et pressa le bouton du troisième étage. Il se tourna alors vers l'imposant miroir qui tapissait le fond du réduit et croisa son propre regard. Il resta un instant, figé.

Qui est ce type ? pensa-t-il. Que suis-je devenu ?

Certes, il avait gardé la carrure athlétique qui était sienne à l'université. Avec son mètre quatre-vingts et son maintien naturellement assuré, il dégageait une certaine prestance, mais ses épaules lui parurent soudain voûtées. Ses cheveux bruns, coiffés vers l'arrière, grisonnaient comme la barbe qu'il entretenait par intermittence. Ses yeux d'un noir de roche étaient entourés de rides profondes, autant de sillons creusés par la lassitude. Il émanait de lui une force indéniable, mais émoussée comme le fil du rasoir qui accroche avec le temps. Le journaliste était monté sur le ring quelque quarante-sept ans plus tôt et les coups portés par la vie semblaient prêts de le terrasser.

Il serra les dents et détourna le regard.

Dès le seuil de son deux-pièces franchi, il actionna l'interrupteur qui émit un claquement sec en s'abaissant. Ce bruit creva le silence déjà flétri par la télévision de Johnson, son voisin du dessus. Qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige, l'homme faisait chauffer la dalle de son écran plat. Il avait perdu son boulot d'agent de sécurité lorsque le magasin de bricolage dans lequel il officiait avait fermé faute de clients. Le *web* et ses prix au ras des pâquerettes avaient vidé l'endroit aussi sûrement qu'une chasse d'eau nettoie la cuvette. Depuis, Johnson avalait des images à longueur de journée. West savait parfaitement que les trois quarts de la planète étaient perfusés de la même cocaïne numérique que son bruyant voisin. Les écrans avaient envahi le monde et les géants du numérique traquaient votre attention sans faire de prisonniers. Parmi les victimes consentantes, ce gars semblait vouloir décrocher la palme du bouffeur d'inepties. Ça avait le don de mettre le journaliste à cran. Si, pour le commun

des mortels, les bruits du voisinage peuvent se muer en calvaire, pour West atteint d'hyperesthésie, cela avait le goût de l'enfer, les flammes et la queue fourchue en moins. Le moindre grincement devenait hourvari, les tuyauteries lui martelaient le crâne. Ce que l'on nomme la vie n'était pour lui que vacarme incessant, à la limite du supportable.

West atteignit son canapé. Il fit tomber sa veste sur le fauteuil attendant et s'effondra entre les couches de mousse haute densité. Il saisit la télécommande et mit son antique chaîne hi-fi en fonction.

Quitte à vivre dans le tumulte, autant choisir sa croix ! Il appuya sur la touche de lecture afin de lancer le CD. La musique monta telle une vague ondoiyante.

When I was young, It seemed that life was so wonderful

A miracle, oh It was beautiful, magical...

Les notes de Supertramp, flot langoureux et puissant à la fois, inondèrent le salon. Elles parvinrent presque à couvrir le ramdam du dessus. Alors seulement, West commença à sentir la nervosité refluer.

Lorsqu'il était assailli de stimuli, le malaise pouvait monter jusqu'à la nausée. Plus jeune, sa mère l'avait d'abord cru agoraphobe. Le diagnostic n'était pas entièrement erroné (la foule l'avait toujours rebuté), mais c'était une vision bien réductrice de son *petit problème*. L'hyperesthésie amplifiait le monde. Ses victimes bénéficiaient de sens aux pouvoirs décuplés. Ils percevaient l'univers par le biais d'une lentille grossissante et l'entremise d'un mégaphone. Tout ce qu'ils voyaient semblait paré d'une myriade de détails, ce qu'ils entendaient de textures rugueuses et complexes, assourdissantes. Lorsque West s'adressait à quelqu'un, il relevait chaque détail. Sans même s'en rendre compte, il notait les plissements de ses lèvres, les mouvements de ses yeux, la manière qu'avait son interlocuteur d'avaler sa salive ou même le changement de teinte de sa peau. Il n'analysait pas ces informations comme le font les agents du FBI dûment formés à l'art de percer à jour les menteurs, non. West n'avait pas besoin de chercher à comprendre quoi que ce soit. Il ressentait la vérité avec une acuité presque surnaturelle. La plupart du temps, les gens qu'il côtoyait vivaient ce *don* comme une agression. Ils avaient la désagréable impression d'être passés au scanner par la puissance du regard de cet homme.

C'était épuisant. West aurait donné cher pour rejoindre la myopie

générale, mais il était ainsi fait. Il fallait vivre avec.

À mesure que les notes électriques rebondissaient contre ses tympan, il tenta de dénouer les fils de sa journée. Dès potron-minet, il s'était fait tancer par Telisser. Un de ses papiers avait déplu à la propriétaire du journal (une ancienne miss Floride qui avait hérité du *Chronicles* lorsque son millionnaire de mari avait passé l'arme à gauche). Résultat, le journaliste avait trimé pour mettre à jour la version web de l'article qui relatait le meurtre d'une petite mamie par un duo de gamins prépubères. Il n'avait plus une once d'énergie.

À ce moment-là, le souvenir du message de Carmen refit surface.
Carmen.

Le regard émeraude de la jeune femme envahit son esprit.

Il l'avait rencontrée infirmière, un métier qui lui convenait parfaitement. Il émanait d'elle un halo de bienveillance qui irradiait alentour. Leur courte relation allait marquer le reste de son existence.

À l'époque, il terminait des études de journalisme à l'Université de Miami. Il suivait un cycle dédié au reportage. Il rêvait d'une existence trépidante faite de voyages à travers le vaste monde et de batailles pour la vérité. Pourtant, au fond de lui, il craignait de n'être pas à la hauteur. Son hyperesthésie était omniprésente. Il n'avait pas encore réussi à la dompter. Les obstacles qui se dressaient devant lui semblaient insurmontables.

C'est alors qu'il avait croisé le chemin de Carmen. Ce petit bout de femme lui avait fait l'effet d'un puissant stimulant. Dans ses yeux, il n'était plus le jeune homme malhabile, abruti par des sens aux pouvoirs sans limites. Elle le voyait tel qu'il brûlait de devenir, être sensible, pétri d'humanité et capable de remuer ciel et terre pour ses convictions. En une petite année, elle était parvenue à faire éclore la chrysalide.

Face à l'insistance de Carmen qui l'exhortait à forcer le destin, il avait choisi le plus emblématique de ses enseignants. Daniel Wheeler était reporter de guerre au Miami Herald. D'abord spécialisé dans les conflits moyen-orientaux, Wheeler avait couvert tout ce que la décennie avait compté de barbarie. À son actif, une ribambelle de papiers qui relatait le quotidien des *boys* mais aussi celui des civils écrasés par les bombes. Pourtant, ce fut une enquête sur le complexe militaro-industriel américain qui lui permit de décrocher le Pulitzer, et du même coup, un sérieux lot d'inimitiés au plus haut niveau de

l'État. En temps voulu, ses ennemis sauraient se rappeler à son bon souvenir.

West était venu l'aborder après un cours sur la protection des sources journalistiques. Il avait suivi à la lettre le plan établi par Carmen : attaquer bille en tête en étouffant la voix du gamin effrayé qui lui hurlait de rebrousser chemin. L'étudiant avait dit au journaliste son admiration. Il lui avait expliqué qu'il ferait n'importe quoi pour travailler avec lui et dédier sa vie à la recherche de la vérité.

La candeur du propos et le culot avaient payé. Wheeler l'avait pris sous son aile et lui avait ouvert les portes du Herald.

Les mois qui avaient suivi eurent un goût de paradis. Sa relation avec Carmen était fusionnelle. Ils parlaient mariage et West rêvait de fonder avec elle la famille dont il avait si cruellement manqué. Sur le plan professionnel, sa carrière démarrait sous les meilleurs auspices. Il découvrait les arcanes du métier dans l'une des rédactions les plus en vue du pays sous la houlette de son modèle. Tout aurait dû marcher comme sur des roulettes.

Ce qu'il ne savait pas encore c'était que Carmen allait le quitter, au soir de l'anniversaire des deux ans de leur rencontre. Elle disparaîtrait pour de bon, sans jamais plus donner signe de vie. Ce qu'il ignorait également, c'était qu'il se marierait quelques années plus tard. Il aurait deux enfants avec une femme qu'il finirait par détester. Ce qu'il apprendrait enfin à ses dépens, c'était que la brillante carrière à laquelle il était promis serait brutalement stoppée lorsque son mentor finirait désavoué par toute la profession. Il serait alors contraint de quitter le Herald pour rejoindre une feuille de chou comme le *Chronicles* dont la spécialité oscillait entre faits divers et potins crasseux. Enfin, ce qu'il ignorait encore (heureux homme), c'était que son fils allait mourir un soir de printemps pluvieux précipitant un mariage bringuebalant dans le fossé et réduisant à néant le peu d'espérance qui lui restait.

Sans même y penser, le regard de West se dirigea vers l'étroit buffet qui longeait le mur du salon. Il croisa le regard pétillant de son fils. La photo encadrée le montrait sur une plage. Il fixait l'objectif, l'air conquérant du haut de ses dix ans. On y lisait la foi inébranlable qu'il plaçait en l'avenir et cela serra le cœur de Weston. Une boule de tension se forma dans sa poitrine, aussi douloureuse qu'un coup de

batte de baseball. Moins de deux ans après ce cliché, Irvin allait mourir, son fils allait connaître une fin atroce. Le gamin enjoué ne serait plus qu'un cadavre dans une boîte en bois et sa mort serait le fardeau insoutenable qui briserait net l'existence de son père.

Il se leva pour se servir un verre. Il en avait besoin, une nécessité impérieuse.

À côté, des bouteilles d'alcool qui trônaient sur le buffet, il vit la boîte en métal percée d'une serrure sur le dessus. Il fit jouer le couvercle. Au milieu d'une mousse accidentée de petits cratères, une arme, un Sig Sauer 9 mm. Il caressa le métal noir. Tout serait tellement plus simple après...

Il referma la valisette, se servit un verre et avala une gorgée de whisky, aussi vite que s'il s'était agi d'un banal jus d'orange. Le liquide lui brûla la gorge. Il fallait qu'il balance ce flingue ou il finirait par se faire sauter le caisson pour de bon.

Se concentrer sur le positif, c'était écrit dans tous les bons bouquins de développement personnel, non ? Et le positif, ce coup-ci, il y en avait.

Carmen.

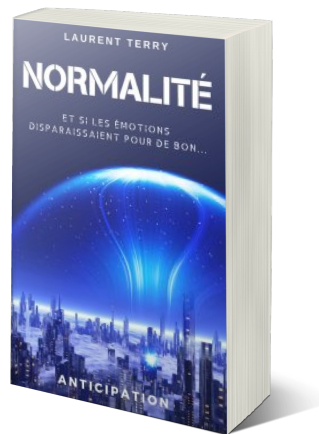
Le nom tournait dans son esprit comme un chat dans son panier. Il l'avait tant aimée... et tellement souffert lorsqu'elle avait brutalement disparu.

— Carmen ! dit-il tout haut. Quelle époque, nom de Dieu ! Et pourquoi aujourd'hui, après toutes ces années ?

Il termina son verre en sachant bien qu'il ne trouverait pas la réponse dans le liquide mordoré. Peut-être dans le suivant ?

[Lire la suite](#)

*



Et si les émotions disparaissaient pour de bon...

Reclus sous un dôme de métal gigantesque, les survivants d'une épidémie mondiale sont contraints de prendre chaque jour NORMALITÉ, un antidote qui les protège du virus, mais inhibe les émotions humaines les plus élémentaires (amour, haine, colère). Dans cet univers aseptisé, Adam subit plus que les autres les effets de NORMALITÉ : depuis sa naissance, il n'a jamais éprouvé la moindre émotion. A présent adulte, et en apparence intégré, un événement inattendu va, le jour de ses vingt-cinq ans, écarter le voile de mensonge qui nimbe ce monde totalitaire, et lui permettre de ressentir enfin le bruissement de la vie.

Quelques avis de lecteurs

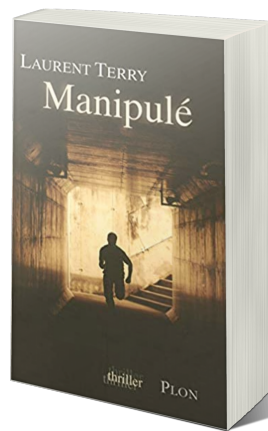
" intrigue, complot, tout ce qu'il faut pour un roman d'anticipation." Jade, Thereadingsession.

" des rebondissements viennent mettre des coups d'arrêt à nos vilaines certitudes ... et j'adore cela !" @mac_lau_desi

« L'intrigue est bien montée, les péripéties bien amenées et la psychologie des personnages est intéressante. J'imagine très bien ce livre adapté au cinéma mais pour autant il ne se réduit pas à un scénario. »

Ines

[Lire Normalité](#)



Résumé

Imaginez un homme qui découvre par hasard qu'il a une intelligence hors norme.

Que ses souvenirs sont peuplés de choses qu'il ne comprend pas. Incohérentes. Etranges. Monstrueuses.

Qu'on a lancé des tueurs à ses trousses pour le maintenir dans l'ignorance de ce qu'il est vraiment.

Que sa vie n'est peut-être qu'une gigantesque manipulation. Une manipulation qui remet en cause jusqu'à sa propre identité...

Ce qu'en pensent les lecteurs

« Très bon livre

sujet maîtrisé et intrigue bien ficelée. Bon livre suspens garanti je le recommande à tous lecteurs aimant les policiers et thrillers »

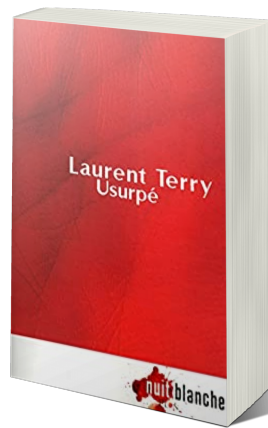
Sallerin

« Comme un bon film!

Il me reste des images de ce livre, comme si j'avais vu un bon thriller ! »

Anonyme

[Lire Manipulé](#)



Résumé

Brillant homme d'affaire de San Francisco, Thomas Eckelton ouvre les yeux ce matin-là sur un véritable cauchemar : il est au cœur d'El Paraíso, le tentaculaire bidonville de Bogotá, une des villes les plus dangereuses au monde.

Il n'a ni papiers d'identité ni argent.

Il est seul, dans un univers ultra violent. Comble de l'horreur, il découvre qu'il a changé de visage !

Pourquoi l'a-t-on abandonné dans la métropole de tous les dangers ? Comment revenir dans la société lorsqu'on a perdu son identité ? Comment lutter contre ceux qui, dans l'ombre, ont tout fait pour vous détruire ?

Ce qu'en pensent les lecteurs

« ...arrivé vers la page 200, j'ai préféré lire ce livre que de dormir. »

Pierre Faverolles

« Un des romans qui démontrent que les Français savent faire des thrillers à "l'Américaine". Passionnant du début à la fin »

Pif2501

[Lire Usurpé](#)

Gardons le contact

